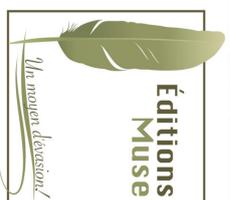
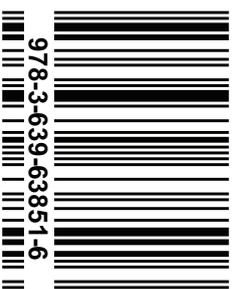


Une jeune fille si tranquille

Une victime que tout le monde pleure, un coupable trop évident, un commissaire d'origine italienne qui se prend pour un coq de village, pas de mobile en apparence et une équipe d'enquêteurs où la bonne humeur le dispute à l'efficacité, voilà le contenu du shaker. Mais l'enquête va révéler beaucoup d'aspects inavouables parmi les parents, les collègues, les relations de la jeune morte, jusqu'à identifier un assassin presque aussi innocent que sa victime.



L'auteur, de son vrai nom Vanderheyde Michel, est né en 1948 à Bruxelles. Ingénieur commercial, marié et père de quatre enfants, il travaille dans l'assurance industrielle qu'il quitte à 56 ans. Un an plus tard, il se lance dans l'écriture de romans, essentiellement policiers.



Dheyve

Une jeune fille si tranquille



André Dheyve

Une jeune fille si tranquille



André Dheyve

Une jeune fille si tranquille

André Dheyve

Une jeune fille si tranquille

Éditions Muse

Impressum / Mentions légales

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek: Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Alle in diesem Buch genannten Marken und Produktnamen unterliegen warenzeichen-, marken- oder patentrechtlichem Schutz bzw. sind Warenzeichen oder eingetragene Warenzeichen der jeweiligen Inhaber. Die Wiedergabe von Marken, Produktnamen, Gebrauchsnamen, Handelsnamen, Warenbezeichnungen u.s.w. in diesem Werk berechtigt auch ohne besondere Kennzeichnung nicht zu der Annahme, dass solche Namen im Sinne der Warenzeichen- und Markenschutzgesetzgebung als frei zu betrachten wären und daher von jedermann benutzt werden dürften.

Information bibliographique publiée par la Deutsche Nationalbibliothek: La Deutsche Nationalbibliothek inscrit cette publication à la Deutsche Nationalbibliografie; des données bibliographiques détaillées sont disponibles sur internet à l'adresse <http://dnb.d-nb.de>.

Toutes marques et noms de produits mentionnés dans ce livre demeurent sous la protection des marques, des marques déposées et des brevets, et sont des marques ou des marques déposées de leurs détenteurs respectifs. L'utilisation des marques, noms de produits, noms communs, noms commerciaux, descriptions de produits, etc, même sans qu'ils soient mentionnés de façon particulière dans ce livre ne signifie en aucune façon que ces noms peuvent être utilisés sans restriction à l'égard de la législation pour la protection des marques et des marques déposées et pourraient donc être utilisés par quiconque.

Coverbild / Photo de couverture: www.ingimage.com

Verlag / Editeur:

Éditions Muse

ist ein Imprint der / est une marque déposée de

OmniScriptum Publishing Group

Contact: ICS Morebooks! Marketing SRL, 4, Industrială street, 3100 Balti, Republic of Moldova / Moldavie

Email: info@omniscryptum.com

Herstellung: siehe letzte Seite /

Impression: voir la dernière page

ISBN: 978-3-639-63851-6

Copyright / Droit d'auteur © André Dheyve

Copyright / Droit d'auteur © 2017 OmniScriptum Publishing Group

Alle Rechte vorbehalten. / Tous droits réservés. Saarbrücken 2017

ANDRE DHEYVE

UNE JEUNE FILLE SI TRANQUILLE

CHAPITRE I

En ce dimanche matin de juin, Mario Gasperacci sifflotait un air du Barbier de Séville tout en rectifiant méticuleusement l'assaisonnement de l'osso-buco qu'il laissait mijoter depuis des heures.

Lucia et les enfants ne tarderaient pas à rentrer de la messe, et il jouissait de son double privilège dominical : la solitude et l'autorisation de remplacer sa femme aux fourneaux.

Mario adorait cuisiner, et se débrouillait par ailleurs fort bien.

Pas aussi bien que son épouse, qu'on aurait pu qualifier de cordon bleu sans autre risque de se tromper que de la sous-estimer. Lucia était meilleure que bien des chefs coqs réputés.

Mario rêvait souvent qu'ils exploiteraient un jour un restaurant renommé, mais sa femme souhaitait réserver ses dons culinaires à sa seule famille.

Au sens large du terme. Au sens que les Italiens lui attribuent.

Ah, la famille ! Bien malin qui devinerait où elle s'arrêtait, tant étaient nombreux les oncles, tantes, cousins, cousines, neveux, nièces et leurs conjoints.

Une configuration tentaculaire.

Mario frissonnait quelquefois en la comparant à la Maffia avec laquelle elle présentait certains points communs. Son extension internationale, ses racines siciliennes, la langue qui les rapprochait tous. Il était toutefois convaincu que les similitudes s'arrêtaient là.

Une véritable armée, songeait-il parfois, conscient de l'apport que son côté, - il avait personnellement six frères et quatre sœurs -, avait fourni à l'ensemble. Lucia quant à elle ne soutenait pas la comparaison, avec ses deux malheureux frangins et ses trois pauvres frangines.

Mario était fils et petit-fils d'immigrés. Il avait quant à lui opté pour la nationalité de sa Belgique d'accueil, où il était né.

Il se surprit à penser à ses parents, se disant qu'ils avaient probablement compris très tôt l'utilité des allocations familiales. Ainsi que le barème des réductions d'impôts pour charges de famille. Sans oublier l'avantage de disposer de nombreux bras bon marché, ce qui pour un entrepreneur en bâtiment peut se révéler déterminant en matière de concurrence.

Son père et sa mère vivaient toujours, de même que ses deux grands-mères.

Son grand père paternel, celui qui était à l'origine du clan belge, était décédé de silicose il y a plus de dix ans. Il était arrivé au Borinage au début des années soixante, comme mineur, flanqué de sa femme et de ses deux premiers enfants. C'était à sa femme, la grand-mère de Mario, la nonna comme tous l'appelaient

affectueusement, qu'il devait la recette de son osso-buco. Et également le respect pour ce plat traditionnel, que Lucia eût sans doute mieux réussi que lui, mais que l'origine familiale mettait à l'abri de toute critique.

Le téléphone l'arracha à ses réminiscences généalogiques.

Et sauva par la même occasion son risotto, dont le liquide s'était presque totalement évaporé.

- Pronto, fit-il en décrochant, persuadé d'avoir affaire à un familier. Ou l'esprit encore embué de l'atmosphère italianisante de ses réflexions interrompues.

- Commissaire ? Mouriaux à l'appareil.

Un de ses adjoints. Un des rares hommes de son équipe à préférer la paperasse au terrain.

- Oui, Claude.

- Désolé de troubler votre repos du dimanche, patron, mais nous héritons d'un meurtre.

Ce mot acheva de ramener Mario à la réalité.

En sept ans de carrière, dont quatre comme commissaire, il n'avait traité qu'un assassinat.

Bien sûr, il avait été confronté à une dizaine de morts violentes, mais pour la plupart, il s'agissait de bagarres qui avaient dégénéré, de suicides ou d'accidents.

- Vous en êtes certain ?

- Affirmatif, chef. Une fille tout ce qu'il y a de plus raide, et un auteur présumé encore sur place.

- L'adresse ?

Mouriaux la lui communiqua.

- Laissez-moi une demi-heure, et je vous rejoins.

La scène de crime était à dix minutes de chez lui, mais Mario tenait à ce que son épouse fût rentrée. Il lui fallait aussi s'habiller, se coiffer et se brosser les dents, car sa mise, ses cheveux et sa dentition étaient trois aspects de son look auxquels il attachait une importance primordiale.

Importance encore renforcée en l'occurrence par la présence probable sur la scène de crime de cette ravissante spécialiste de la police scientifique qu'il avait croisée à deux ou trois reprises au siège central et à l'occasion d'un séminaire.

Comment s'appelait-elle déjà ?

Ah oui, quelque chose comme Steinhert ou Steinhardt, il ne savait plus trop. Valérie de son prénom. Ça, il en était sûr.

Mario ne pouvait s'empêcher de jouer les jolis cœurs. Il fallait qu'il teste à tout bout de champ son pouvoir de séduction. Mais s'il avait appartenu à la gent

féminine, on l'aurait qualifié d'allumeuse, car il ne dépassait jamais le stade de la simple stimulation.

Il attribuait lui-même cette retenue à sa fidélité, religieusement entérinée, envers Lucia.

La vérité aurait été d'associer à ce respect du serment solennel une crainte viscérale des représailles auxquelles un écart extra matrimonial l'aurait exposé. De la part de sa tigresse de femme d'abord, de celle de ses beaux-frères ensuite. Mario se gardait de juger laquelle des deux vindictes se serait révélée la plus cruelle.

Vingt-huit minutes après l'appel de Mouriaux, il était sur place.

L'avenue des Sarcelles comportait surtout des maisons trois façades, mais aussi quelques rangées de constructions mitoyennes et deux petits immeubles d'appartements.

C'était dans l'un de ces derniers que le crime avait été commis.

Au deuxième et dernier étage, dans la chambre à coucher d'un jeune homme qui restait assis sur une chaise, hébété ou mal réveillé.

Sur le lit reposait le corps dénudé d'une fille aux cheveux noirs très courts.

Il n'y avait aucune trace de violences.

Le légiste examinait le cadavre. Seuls deux policiers de l'équipe scientifique l'accompagnaient pour l'instant.

Ce fut la première chose que Mario remarqua : l'absence de Valérie. Il ne put réprimer le besoin de s'en enquérir :

- Votre collègue est absente ?

Après tout, en ce mois de juin, elle pouvait être en vacances.

La réponse le rassura :

- Elle nous rejoint. Elle pique-niquait dans les Ardennes. Pas de chance !

S'adressant du regard au légiste, le commissaire Gasperacci lui fit comprendre son désarroi devant ce qui était fort loin d'évoquer un meurtre.

- Overdose, je crois, déclara le praticien. L'autopsie m'en dira plus.

- Un tragique accident alors, suggéra Mario, pestant intérieurement sur son collaborateur trop zélé.

- Je ne pense pas, non, lui répondit le docteur. Cette fille ne se droguait apparemment pas.

Sur sa chaise, le jeune homme se mit à répéter :

- Je ne connais pas cette gonzesse, je vous jure, je ne l'ai encore jamais vue.

Puis il retomba dans sa semi léthargie.

Mario se tourna vers un des policiers présents et lui demanda :

- C'est vous qui avez été appelé ?

- C'est Frantz qui a reçu le coup de fil. Nous faisons équipe. Nous sommes venus ensemble.

Le commissaire s'adressa alors directement au dénommé Frantz :

- Racontez-moi ça.

- Vers onze heures trente, ce matin, on nous a signalé une mort suspecte ici.

- Attendez. Prenons les événements avec méthode. Qui est ce « on » ?

- Le dénommé Murelles Christian, qui est assis là sur cette chaise.

- Parfait. Quels ont été ses mots exacts ?

- L'appel est enregistré, au commissariat. Moi j'ai surtout retenu qu'il semblait affolé et hurlait qu'il avait découvert une inconnue morte dans son lit.

- Qu'avez-vous fait ensuite ?

- J'ai prévenu le légiste de garde, le docteur Tounier, et j'ai dit à Lambrais, Joël, mon équipier qui est là de se magner le cul. Nous étions ici vingt minutes après l'appel. Le docteur est arrivé dix minutes plus tard. Quand nous avons été certains qu'il ne s'agissait pas d'une mort naturelle, nous avons contacté Mouriaux pour qu'il vous prévienne.

- Vous n'avez touché à rien ?

Le flic s'offusqua visiblement, mais n'osa pas réagir trop brusquement.

Il prit un temps de pose puis affirma en haussant les épaules :

- Négatif, patron. Nous connaissons notre métier.

- Je n'en doute pas. Mais vous n'êtes pas souvent confrontés à de pareils cas. Je me trompe ?

- C'est vrai. Mais nous aussi, nous regardons « les Experts » à la télé.

Tout comme les criminels, déplora Mario dans son for intérieur.

- Je vous fais confiance, reprit-il, soucieux de ne pas s'aliéner ses collaborateurs.

Tounier intervint :

- Pourtant, le corps a été bougé.

- C'est moi, murmura Murelles, qui en dépit de son apparente somnolence suivait la conversation.

- C'est vous qui l'avez tuée, lui demanda Mario ?

- Grands Dieux, non. Je voulais simplement dire que j'avais touché ce...cette fille. Vous comprenez ? Je me réveille avec, tout contre moi, ce corps glacé. J'ai paniqué, je l'ai secoué, je l'ai retourné. Je me demandais ce qu'il foutait là.

- Parce que vous n'en saviez rien ?

- C'est ce que je me tue à vous dire. Enfin, à ces deux flics. J'ignore tout de cette demoiselle. Qui elle est et ce qu'elle pouvait bien faire dans mon lit.

- Tout en étant couché à ses côtés ?

- Je n'y comprends que dalle. Il m'arrive de ramener des amies ici, bien sûr. J'aime les femmes et elles me le rendent bien. Mais là, je suis dépassé.

- Vous ne vous souvenez pas l'avoir amenée chez vous ? Vous aviez beaucoup bu ?

- Pas plus que d'habitude. Trois cocktails peut-être. Ou quatre, au maximum. Rien d'excessif pour moi. Mais je suis rentré bredouille cette nuit. La fille que je draguais s'est barrée avec son mec. C'est bien ma veine, ils se sont rabibochés au moment où ça me semblait dans la poche.

- Je vois l'histoire autrement, moi. Vous avez persuadé la demoiselle de boire un dernier verre. Vous l'avez, avec ou sans son consentement, entraînée jusqu'ici. Il se pourrait même que vous l'ayez droguée. Quand elle n'a pas voulu aller plus loin, vous vous êtes énervé et les choses ont mal tourné.

- J'aurais mieux fait de ne pas vous appeler et de me débarrasser du corps ! Ce n'est même pas mon genre de femme.

- En attendant, vous êtes mon seul suspect. Habillez-vous et suivez-nous au commissariat.

- Vous m'arrêtez ?

- Pas tout de suite, mais j'ai besoin de votre déposition et je tiens à vous garder sous la main. Il va vous falloir une explication bien plus valable.

- Je n'en ai pas.

- Alors j'ai le regret de vous annoncer que vous êtes dans de sales draps.

Cette réflexion amena Gasperacci à jeter un coup d'œil au lit.

Excepté les traces évidentes laissées par l'occupation nocturne, ni les draps, ni la couette, ni les taies ne donnaient à première vue à penser que le plumard ait pu servir à des ébats sexuels.

Christian Murelles reprenait du poil de la bête.

Il interpella Mario :

- C'est votre version qui ne tient pas la route. Voyez-vous ici quoi que ce soit qui témoigne de violences quelconques ? Si j'avais secoué la fille comme vous le prétendez, il y aurait des traces de lutte. Et le docteur a parlé d'overdose.

Mario devait bien convenir que sur ce plan, ce que lui rétorquait le suspect n'était pas dénué de fondement. A première vue, tout paraissait en ordre, compte tenu de ce qu'un appartement de célibataire peut receler de laisser-aller.

Murelles devint sarcastique :

- Sans doute s'agit-il d'une overdose de coups !

- Enlevez votre chemise.

- Pardon ?

- Otez votre chemise, ce n'est pas chinois quand même.

Christian s'exécuta de mauvaise grâce.

- Approchez.

Le commissaire examina attentivement le torse et les bras du suspect.

- Ces griffures, vous les avez récoltées où ?

Murelles considéra ses avant-bras. Il parut tomber des nues.

- Ça ? Je n'en sais rien. Je ne les avais pas remarquées.

- Docteur, fit Mario en se tournant vers le légiste, auriez-vous l'amabilité de venir jusqu'ici ? J'aimerais que vous me donniez votre avis sur ces griffes. Sont-elles récentes ?

Tounier qui était assis au bord du lit à côté du cadavre se leva et s'approcha de Murelles. Il lui saisit les deux mains et se pencha vers les blessures :

- Elles me semblent relativement fraîches.

- Merci, Docteur.

Le légiste allait relâcher les mains qu'il tenait quand son regard croisa les yeux du garçon :

- Tiens, tiens, dit-il, vos yeux sont rouges. Qu'est-ce que vous prenez ?

- Rien.

- Vous ne vous droguez pas ?

- A part un ou deux joints de marijuana quand j'avais quinze ou seize ans, je n'ai jamais touché à la dope. Elle me fait peur.

- Vous vous opposeriez à une prise de sang ?

- Sûrement pas. Je veux coopérer.

Le médecin sortit une seringue de sa trousse et effectua illico un prélèvement sanguin.

- Emmenez-le, ordonna Gasperacci aux policiers. Je serai au commissariat dans une heure.

- Menottes ? demanda Frantz.

- Ce n'est pas nécessaire. Monsieur n'est encore qu'un simple témoin.

Il n'avait pu s'empêcher d'insister sur le mot « encore », et il le regretta aussitôt.

Puis il ajouta à l'adresse de ses subordonnés :

- Je reste un moment avec les scientifiques. Envoyez un fourgon pour emmener le corps à la morgue. Je procède aux dernières constatations.

Il se demanda honnêtement ce qu'il lui restait à constater. L'équipe sur place connaissait visiblement son métier. Ses membres prenaient des photos dans tous les coins, emballaient tout ce qu'ils trouvaient, plaçaient des sacs en plastique autour des mains de la victime.

Mario espérait secrètement l'arrivée de la belle Valérie.

Celle-ci finit par se pointer une demi-heure plus tard. Le fourgon mortuaire tardait.

Le commissaire l'accueillit en souriant :

- Votre bronzage est parfait. Quelqu'un a manifestement compris que vous ne risquiez rien à l'interrompre. Vous êtes toujours aussi ravissante, Mademoiselle Steinhert.

- Steinhardt, corrigea la jeune femme, sans le remercier de son compliment, trop habituée sans doute à en recevoir. A moins qu'il ne se soit agi d'une réaction de méfiance, sa mère lui ayant perpétuellement conseillé de ne pas prêter l'oreille aux beaux parleurs.

Elle ajouta :

- Qu'est-ce qu'on a ici ?

Mario lui raconta ce qu'il venait d'apprendre de la bouche de ses hommes.

Valérie interrogea alors ses propres équipiers, exigea d'eux le relevé des indices saisis, puis s'agenouilla et entreprit de fouiner elle-même dans tous les recoins de la chambre.

Le sol était en Quick-step, un parquet aux lamelles de bois cliquées les unes aux autres. Ce type de revêtement évitait aux gars de la police scientifique le fastidieux examen des fibres d'une moquette. Ses enseignements, par contre, ne valaient jamais ceux d'un épais tapis aux boucles dissimulatrices.

Un des hommes lui suggéra de jeter un coup d'œil dans le tiroir de la table de chevet qu'il avait lui-même entrouvert.

- Intéressant ça, fit l'experte en manipulant du bout des gants une seringue. Et ce n'est pas tout. Commissaire ! Venez voir.

Elle sortit le tiroir du meuble et le déposa précautionneusement sur le lit.

Il contenait un petit sachet de poudre blanche, une cuiller, un briquet, quelques papiers et un revolver de petit calibre.

Tout fut soigneusement emballé et emporté vers le laboratoire par les subordonnés de Valérie. Le fourgon s'annonça et deux hommes enlevèrent le corps enveloppé dans une housse plastique.

Resté seul avec la jeune femme, Gasperacci s'adressa à elle :

- Que faisons-nous pour le reste de l'appartement ? On fouille ou on attend un mandat ?

- Qu'a dit l'occupant ?

- Je ne lui ai rien demandé à ce sujet. Il a seulement déclaré qu'il souhaitait coopérer.

- Je serais d'avis d'être prudents pour tout ce qui n'est pas la scène du crime au sens strict. On ne sait jamais, des fois qu'on tomberait sur un juge pointilleux.

- J'ai une proposition. Ou plutôt deux.

- Je vous écoute.

- On regarde partout sans rien emporter. S'il y a quelque chose d'intéressant, nous revenons avec un mandat. J'ai de quoi garder le mec au chaud quelques solides heures.

- Ça me paraît judicieux. Je marche. Et votre seconde proposition ?

- Je n'ai pas déjeuné. On casse la graine ensemble ?

- Une autre fois, très cher. Moi non plus, je n'ai pas encore déjeuné.

- Justement.

- Donc il me reste mes sandwiches. Je n'ai aucune intention de les jeter.

- Je comprends, répondit Mario, déçu. Mais il se consola rapidement en se disant que ce soir, il mangerait son osso-buco, et qu'il serait encore meilleur réchauffé.

Ils entreprirent chacun de leur côté un tour des lieux qui comportaient une deuxième chambre, un salon-salle à manger avec cuisine américaine, un W.C., une salle de bain, un débarras, un hall d'entrée et un hall de nuit avec de nombreux placards.

Ils ouvrirent toutes les armoires, tous les tiroirs, tous les rangements. Ils vérifièrent le contenu de tous les livres, heureusement rares, et de tous les boîtiers à CD, sensiblement plus nombreux. Ils firent les poches des chemises, pantalons et vestons de la garde-robe. Ils vidèrent l'armoire à pharmacie. Rien ne retint particulièrement leur attention.

A part le goût prononcé de Murelles pour la musique country, son intérêt évident pour les phénomènes inexplicables, et une probable passion pour les voyages exotiques, ils ne découvrirent pas grand-chose qui pût les éclairer sur la personnalité de leur suspect.

Au terme de leur examen, ils auraient été dans l'impossibilité de se faire la moindre idée de la vie sentimentale de Murelles. Tout au plus dénichèrent-ils une photo où il se trouvait en compagnie d'une jeune fille blonde, et le cliché provenait manifestement d'un champ de foire.

Le seul moment palpitant de leurs recherches, pour Mario en tout cas, fut quand ils se croisèrent, et se frôlèrent, dans l'étroit couloir menant à l'espace nuit. Elle en sortait, lui y pénétrait, chacun ayant effectué son propre tour en sens inverse de l'autre, de manière à s'assurer que rien n'avait été négligé.

Au moment de partir, Mario entraîna Valérie vers la photo où Christian Murelles figurait joue contre joue avec la petite blonde.

- Voilà le seul truc intéressant. Vous avez trouvé autre chose ?

- Pas vraiment. Je crois que nous pouvons emporter cette photo, elle n'a pas de lien direct avec le crime et ne risque pas de devoir être retenue comme pièce à conviction dont le rejet nous ennuerait.

- D'accord. Vous pouvez la faire dater et identifier l'endroit ?

- Quel intérêt ? Posez la question à votre témoin. Il devrait même vous apprendre le nom de la donzelle.

- Vous avez raison. Oh mais merde !

- Quoi donc ?

- A propos de nom, nous ignorons toujours l'identité de la morte.

C'était incontestable.

Nulle part ils n'avaient trouvé d'affaires personnelles de la victime, si ce n'est les vêtements qu'elle devait porter au moment où elle avait suivi son assassin.

Pas de manteau, pas de sac à main, pas de papiers et aucun bijou.

Le réflexe de Mario fut immédiat :

- Il nous faut un mandat au plus vite, dit-il à sa consœur. Pour la voiture du suspect. Pour sa cave aussi.

Puis il appela le commissariat pour donner de brèves instructions, afin qu'on prît avec le sérieux voulu tout signalement de disparition enregistré depuis la veille au soir, ou à venir dans les prochains jours.

Avant de quitter les lieux et d'apposer les scellés, il fit un dernier tour des différentes pièces de l'appartement. Non pas qu'il craignît d'avoir négligé l'un ou l'autre indice, mais pour faire appel à un de ses dons. Le flair !

Pas au sens de l'intuition, non. Au sens littéral du terme.

Si Lucia avait des papilles gustatives ultra développées, Mario se targuait d'avoir un nez au-dessus de la moyenne, particulièrement pour humer les vins.

Et il avait, au cours des ans, exercé cette faculté au point qu'on faisait souvent appel à lui s'il s'agissait de reconnaître des odeurs.

Dans la salle de bain, il perçut des effluves d'un after-shave à base de musc. Dans le W.C., celles d'un déodorant à la vanille. Dans la cuisine, des relents de friture et de poisson. Dans la première chambre, celle où le corps gisait, cela sentait le tabac refroidi. La seconde chambre ne présentait aucune odeur particulière, si ce n'est un léger renfermé, exactement comme si elle n'était aérée que de loin en loin. La salle à manger et le salon, tous deux ouverts sur la cuisine, en subissaient l'influence, mais au coin le plus éloigné du four régnait le puissant arôme de lavande émanant d'un petit diffuseur électrique.

Le commissaire nota tout ça sur un petit carnet qu'il gardait toujours sur lui.

Il introduisit la photo dans un sachet plastique à glissière, qu'il ferma consciencieusement.

Puis il quitta la scène de crime en prenant soin d'apposer de scellés sur l'appartement.
